

Tout le monde sait que Sir Dominick Holden, le célèbre médecin des Indes, fit de moi son héritier, et que son décès transforma un médecin pauvre et peinant dur en un propriétaire prospère. On sait aussi que cinq personnes au moins pouvaient autant que moi prétendre à l'héritage, et que le choix de Sir Dominick parut à certains arbitraire et bizarre. Tant pis ! J'affirme, moi, que Sir Dominick avait de très solides raisons pour me témoigner sa bienveillance, bien que je ne l'eusse connu que dans ses dernières années ; je dirai même que ce que j'ai fait pour mon oncle des Indes, personne ne l'a encore fait pour autrui. Certes je ne peux guère espérer être cru, tant mon histoire est peu banale. Mais j'aurais l'impression de manquer à un devoir si je ne la relatais pas. La voici donc. Vous me croirez ou vous ne me croirez pas : cela vous regarde.

Sir Dominick Holden, compagnon de l'Ordre du Bain, commandeur de l'Étoile des Indes, etc., était de son vivant un médecin extrêmement distingué. Il avait quitté l'armée pour s'établir à Bombay et faire de la clientèle civile ; fréquemment appelé en consultation, il avait visité toutes les provinces des Indes. Son nom demeure lié à jamais avec l'Hôpital Oriental qu'il fonda et développa. À un moment donné, sa constitution de fer manifesta des signes d'usure, consécutifs à la longue surtension qu'il lui avait imposée ; ses confrères (peut-être pas tout à fait désintéressés en l'occurrence) lui conseillèrent de rentrer en Angleterre. Il tint bon jusqu'à l'apparition de symptômes nerveux fâcheusement prononcés ; il revint alors, très déprimé, dans son Wiltshire natal. Il acheta une belle propriété, avec un vieux manoir, sur la lisière de la plaine de Salisbury, et il consacra ses vieux jours à l'étude de la pathologie comparée ; elle avait été la marotte de toute sa vie, et il y avait acquis une réputation incontestée.

Nous, les membres de sa famille, fûmes très surexcités, comme bien vous le pensez, quand nous apprîmes le retour en Angleterre de cet oncle riche et sans enfants. Lui, sans faire preuve d'une hospitalité exubérante, témoigna néanmoins d'un certain sens de ses obligations familiales ; à tour de rôle, nous fûmes invités à lui rendre visite.

À en croire mes cinq cousins qui m'avaient précédé, cette partie de campagne n'avait rien de folichon. Aussi fut-ce avec des sentiments mêlés que je reçus enfin une lettre me mandant à Rodenhurst. Ma femme était si soigneusement exclue de l'invitation que mon premier mouvement fut de la décliner ; mais avais-je le droit de négliger les intérêts de mes enfants ? Avec le consentement de ma femme, je partis par un après-midi d'octobre pour le Wiltshire. J'étais loin d'imaginer les conséquences de ce

voyage.

La propriété de mon oncle était située à l'endroit où les terres arables de la plaine commencent à monter vers les falaises crayeuses qui sont la caractéristique du comté. En roulant depuis la gare de Dinton dans le crépuscule de ce jour d'automne, je fus impressionné par le pittoresque du décor. Les masures dispersées de nos paysans étaient tellement écrasées par les gigantesques vestiges de la vie préhistorique que le présent semblait être un rêve à côté des réalités impérieuses, obsédantes du passé. La route dessinait ses lacets dans des vallées encadrées par une succession de collines herbeuses, et le sommet de toutes ces collines était taillé et découpé en fortifications fort compliquées, circulaires ou carrées, qui avaient défié les vents et les pluies de nombreux siècles. Les uns les tenaient pour romaines, les autres pour anglaises ; en fait, leur véritable origine ne fut jamais tirée au clair, non plus que les raisons pour lesquelles cette région entre toutes avait multiplié de tels retranchements. Ici et là, sur les pentes vert olive allongées et unies, s'élevaient de petits tumuli arrondis. Ces tertres funéraires abritent les cendres de ceux qui creusèrent les collines ; des urnes remplies de poussière, voilà tout ce qui reste des hommes qui jadis travaillèrent sous le soleil.

C'est en traversant cette campagne mystérieuse que j'approchai de Rodenhurst, la résidence de mon oncle ; la maison était bien en harmonie avec les environs. Deux piliers brisés et souillés par l'âge, chacun surmonté d'un blason mutilé, flanquaient la grille qui ouvrait sur une avenue mal tenue. Un vent aigre sifflait dans les ormes qui la bordaient ; l'air bruissait de feuilles à la dérive. Au bout de l'avenue, sous une voûte d'arbres, une lueur jaune brillait. Dans la lumière de cette heure entre chien et loup, j'aperçus une longue bâtisse basse qui étirait deux ailes asymétriques. Le toit en pente avait de grandes avancées ; les poutres à la mode des Tudor s'entrecroisaient sur les murs... Un feu sympathique dansait derrière la large fenêtre losangée à gauche du porche ; il indiquait l'emplacement du bureau de mon oncle, et ce fut là que me conduisit le maître d'hôtel pour que je me présentasse à Sir Dominick.

Il était penché au-dessus de son âtre, car le froid humide d'un automne anglais lui donnait des frissons. Sa lampe était éteinte ; l'éclat rougeoyant des braises illuminait crûment une grosse figure anguleuse, un nez et des joues de Peau-Rouge, des rides, de profonds sillons entre l'œil et le menton. Il se leva d'un bond pour m'accueillir, avec une courtoisie un peu surannée, et il me souhaita chaleureusement la bienvenue à Rodenhurst. Je me rendis compte, quand le maître d'hôtel alluma la lampe, que deux yeux bleu clair très inquisiteurs, tels des éclaireurs sous un buisson, me dévisageaient sous des sourcils en broussailles, et que cet oncle inconnu était en train de déchiffrer mon caractère avec toute la facilité d'un observateur entraîné et d'un homme du monde expérimenté.

À mon tour, je le regardai avec intérêt, car je n'avais jamais vu d'homme dont le physique fût pareillement digne de retenir l'attention d'un médecin. Il avait la stature

d'un géant, mais il s'était affaissé, et sa veste pendait toute droite depuis ses larges épaules osseuses, d'une manière un peu ridicule. Ses membres étaient formidables et pourtant amaigris ; il avait des poignets osseux et de longues mains noueuses. Mais c'étaient ses yeux (ces yeux inquisiteurs, bleu clair) qui constituaient la particularité la plus saisissante du personnage. Pas par leur couleur seulement, ni par l'embuscade de poils sous lesquels ils se camouflaient, mais par leur expression. Étant donné l'allure imposante de mon oncle, ses yeux auraient dû briller d'une certaine morgue. Au contraire ! Son regard était celui du chien dont le maître vient de saisir un fouet, traduisait une grande détresse morale. Je formulai aussitôt mentalement mon diagnostic : atteint d'une très grave maladie, mon oncle se savait exposé à une mort subite, et il vivait dans la terreur d'y succomber. Oui, voilà ce que je diagnostiquai. La suite des événements montrera que je m'étais trompé : je ne mentionne mon impression première que parce qu'elle vous aidera peut-être à imaginer le regard de mon oncle.

Donc il m'accueillit fort courtoisement et, une heure plus tard, je me trouvais assis entre lui et sa femme devant un dîner confortable ; il y avait sur la table des friandises bizarres, pimentées, et derrière sa chaise un serviteur oriental furtif et prompt. Le vieux couple en était arrivé à cette tragique contrefaçon de l'aurore de la vie, lorsque le mari et l'épouse, ayant perdu tous leurs familiers se retrouvent face à face et seuls ; leur tâche est accomplie, le dénouement approche à grands pas. Les vainqueurs de la grande épreuve de l'existence sont ceux qui sont parvenus à ce stade dans la paix et dans l'amour, et qui sont capables de transformer leur hiver en un doux été des Indes. Lady Holden, petite, vive, avait l'air bonne ; les regards qu'elle lançait vers son mari révélaient l'harmonie qui présidait à leur union. Et pourtant, en dépit de cette tendresse mutuelle, je pressentais non moins évidemment une sorte d'horreur commune ; sur le visage de ma tante je reconnaissais un reflet de la frayeur enracinée en Sir Dominick. Leur conversation était tantôt gaie tantôt triste ; mais leur gaieté prenait un tour forcé, tandis que le manque d'affectation de leur tristesse m'informait que j'avais à mes côtés deux cœurs bien lourds.

Nous avons fini de dîner, les domestiques avaient quitté la pièce après nous avoir servi un verre de porto, quand notre entretien bifurqua vers un sujet qui produisit un effet inattendu sur mes hôtes. Je ne me rappelle plus comment nous en vîmes à aborder le problème du surnaturel ; en tout cas je leur indiquai que l'anormal, dans les expériences psychiques, était une question à laquelle j'avais consacré, comme de nombreux neurologues, beaucoup d'attention, et je conclus en racontant une aventure personnelle : en ma qualité de membre de la Société de Recherches Psychiques, j'avais fait partie d'un comité qui avait passé la nuit dans une maison hantée ; bien qu'elle n'eût été ni passionnante, ni convaincante, mon aventure intéressa mes auditeurs au plus haut point. Ils m'écoutèrent sans m'interrompre. Je surpris entre eux un signe de connivence que je ne sus comment interpréter. Lady Holden se leva et nous laissa seuls.

Sir Dominick poussa vers moi une boîte de cigares. Nous fumâmes quelque temps en silence. Quand il portait son manille à sa bouche, sa grande main osseuse tremblait. Ses nerfs devaient vibrer comme les cordes d'une harpe. Mon instinct m'avertit qu'il était au bord d'une confiance intime, et je décidai de ne rien dire, de peur de l'inhiber. Enfin, il se tourna vers moi avec le mouvement brusque de l'homme qui vient de se débarrasser de son dernier scrupule.

- Je vous connais peu, docteur Hardacre, commença-t-il. Néanmoins il me semble que vous êtes exactement l'homme que je désirais rencontrer.

- Vous m'en voyez ravi, Monsieur.

- J'ai l'impression que vous êtes calme et que vous avez du sang-froid. N'allez pas vous imaginer que je cherche à vous flatter, car les circonstances sont trop graves pour que je manque si peu que ce soit à la sincérité. Vous possédez certaines connaissances sur ces sujets que vous abordez naturellement du point de vue du philosophe, ce qui vous met à l'abri d'une terreur vulgaire. Je suppose que le spectacle d'une apparition ne vous troublerait pas outre mesure.

- Je ne le pense pas, Monsieur.

- Et peut-être même vous intéresserait ?

- Passionnément !

- En tant qu'observateur psychique, vous enquêteriez sans doute sur ce problème particulier d'une manière aussi impersonnelle qu'un astronome sur une comète en promenade ?

- Exactement.

Il poussa un profond soupir.

- Croyez-moi, docteur Hardacre, il fut un temps où j'aurais été capable de vous parler comme vous le faites à présent. Aux Indes la maîtrise de mes nerfs était proverbiale. La grande mutinerie elle-même ne l'avait pas affaiblie un instant. Cependant vous voyez à quel déchet je suis réduit : je suis devenu l'homme le plus timoré de tout le Wiltshire. Ne soyez pas trop hardi dans ce domaine ; autrement vous pourriez être soumis à un test prolongé semblable à celui que je subis : un test qui ne s'achèvera que dans une maison de fous ou au tombeau...

J'attendis patiemment qu'il se décidât à entrer dans le vif de ses préoccupations. Son préambule m'avait, inutile de le souligner, passionné.

- ...Depuis quelques années, reprit-il, ma vie et celle de ma femme sont attristées. Le motif en est si grotesque qu'il devrait plutôt prêter à rire. Et pourtant son caractère familier ne le rend pas supportable. Au contraire, plus le temps passe, plus mes nerfs s'usent lamentablement. Si vous n'êtes pas sujet à la peur physique, docteur Hardacre, je serais très heureux d'avoir votre opinion sur le phénomène qui nous contrarie tant.

- Mon opinion, quelle qu'en soit sa valeur, est à votre disposition. Puis-je vous demander la nature de ce phénomène ?

- Je crois que votre expérience serait plus profitable si vous ignoriez à l'avance ce que vous découvrirez peut-être. Vous savez ce que comportent d'équivoque le travail cérébral inconscient et les impressions subjectives. Je pense qu'il serait préférable de vous en préserver.

- Que dois-je faire, alors ?

- Je vais vous le dire. Auriez-vous l'obligeance de me suivre par ici ?...

Il me conduisit hors de la salle à manger dans un long corridor qui aboutissait à une porte ; derrière cette porte une grande pièce nue était équipée en laboratoire, avec quantité d'instruments scientifiques et de récipients divers. Sur une étagère posée le long d'un mur, il y avait une rangée impressionnante de bocaux contenant des échantillons pathologiques et anatomiques.

- ...Vous voyez que je n'ai pas abandonné mes anciens travaux, dit Sir Dominick. Ces bocaux représentent le reste de ce qui fut jadis une belle collection ; malheureusement j'ai perdu la plupart de mes échantillons au cours de l'incendie qui a consumé ma maison de Bombay en 1892. À bien des égards, ce sinistre m'a beaucoup coûté. J'avais des spécimens fort rares, et ma collection de spléniques était probablement unique au monde. Voici les rescapés...

Je jetai un coup d'œil, assez pour constater qu'ils étaient en effet d'une très grande valeur et, du point de vue pathologique, rarissimes : organes congestionnés, kystes béants, os déformés, parasites détestables, bref un singulier étalage des produits des Indes.

- ...Il y a ici, comme vous voyez, un canapé, poursuivit mon oncle. Nous ne pensions guère offrir à un hôte un confort aussi maigre ; mais, étant donné le tour de notre conversation, vous seriez très aimable en acceptant de passer la nuit dans cette pièce. Je vous prie de ne pas hésiter à me dire si ma proposition vous déplaît.

- Pas du tout, répondis-je. Elle est très acceptable.

- Ma propre chambre est la deuxième sur la gauche ; pour le cas où vous éprouveriez

le besoin d'avoir de la compagnie, vous n'auriez qu'à m'appeler ; j'arriverais immédiatement.

- J'espère que je ne serai pas contraint de vous déranger.

- Il est peu vraisemblable que je dorme. Je ne dors plus beaucoup. N'hésitez pas à m'appeler !

Notre accord se trouvant conclu, nous allâmes rejoindre Lady Holden dans le salon et nous parlâmes de sujets plus badins.

J'affirme sans la moindre affectation que la perspective de cette aventure m'enchantait. Je ne prétends pas être plus courageux que mes voisins, mais quand on est familiarisé avec un sujet, on est quitte de ces frayeurs vagues et imprécises qui impressionnent un esprit imaginatif. Le cerveau humain n'est capable que d'une seule émotion forte à la fois : s'il est dévoré de curiosité ou d'enthousiasme scientifique, la peur n'y a pas sa place. Certes mon oncle m'avait déclaré qu'à l'origine il avait partagé mon point de vue ; mais je réfléchis que la dépression de son système nerveux pouvait être due aux quarante années qu'il avait passées aux Indes autant qu'à n'importe quelle aventure psychique. Moi du moins, j'étais solide, nerveusement et cérébralement parlant ; voilà pourquoi j'éprouvai l'agréable frisson d'anticipation que ressent le chasseur à l'affût près du repaire de son gibier, quand je fermai derrière moi la porte du laboratoire. Je me dévêtis partiellement, puis je m'étendis sur le canapé qui était recouvert de fourrures.

Pour une chambre à coucher, l'atmosphère n'était pas idéale. L'air était alourdi par des odeurs chimiques, où prédominait celle de l'alcool à brûler. D'autre part, la décoration n'avait rien de sédatif. Cette rangée de boccas où nageaient des vestiges de maladies et de souffrances s'étalait juste en face de moi. Il n'y avait pas de volet à la fenêtre, ni de jalousie ; une lune aux trois-quarts pleine déversait sa lumière blême dans la pièce, et traçait sur le mur opposé un carré argenté où s'entrecroisaient des losanges. Quand j'éteignis ma bougie, cette unique tache claire dans l'obscurité prit à coup sûr un aspect mystérieux et troublant. Un silence total régnait dans toute la vieille maison ; le bruissement léger des branches du jardin parvenait doucement à mes oreilles. Fut-ce la berceuse de ce susurrement continu ? Ou la fatigue de la journée ? J'eus beau lutter pour conserver à mes perceptions toute leur netteté, je m'endormis dans un sommeil de plomb.

Un bruit dans le laboratoire me réveilla. Instantanément je me soulevai sur un coude. Quelques heures avaient dû s'écouler, car la tache carrée sur le mur avait glissé de biais vers le bas et se trouvait maintenant au pied de mon canapé. Le reste de la pièce était plongé dans les ténèbres. D'abord je ne pus rien distinguer ; puis, mes yeux s'accoutumant à l'obscurité, je me rendis compte, avec un frisson que mes habitudes scientifiques furent impuissantes à réprimer, que quelque chose se déplaçait

lentement le long du mur. Mon ouïe exacerbée enregistra un léger bruit étouffé, le bruit qu'auraient fait des pantoufles traînées par terre ; et je distinguais confusément une silhouette humaine qui se glissait furtivement ; elle venait de la direction de la porte ; elle émergea dans la partie éclairée par la lune, et je la vis réellement. Il s'agissait d'un homme, petit et trapu, vêtu d'une sorte de robe gris foncé qui tombait droit de ses épaules à ses pieds. La lune éclairant un côté de son visage, je m'aperçus qu'il était d'une teinte chocolat, et qu'il portait un chignon noir derrière la tête. Il marchait lentement, le nez en l'air, vers l'étagère où les bocaux contenaient leurs débris macabres. Il sembla examiner attentivement chaque bocal. Quand il eut terminé, juste au pied de mon lit, il s'arrêta, se tourna vers moi, leva les mains d'un geste désespéré, et disparut à ma vue.

J'ai dit qu'il leva les mains ; j'aurais mieux fait d'écrire qu'il leva les bras, car, lorsqu'il fit ce geste désespéré, je notai une particularité singulière : il n'avait qu'une main ! Quand les manches retombèrent le long de ses bras levés, je vis clairement la main gauche, mais la droite n'était qu'un affreux moignon rabougri. À part cela, il avait l'air si naturel, je l'avais vu et entendu si distinctement que je me demandai s'il n'était pas l'un des domestiques hindous de Sir Dominick qui serait venu chercher quelque chose dans le laboratoire. Mais sa disparition soudaine me suggéra une explication moins banale. Je me levai d'un bond, allumai ma bougie et examinai attentivement la pièce. Comme je ne trouvai aucune trace de mon visiteur, je dus admettre que son apparition débordait quelque peu du cadre des lois naturelles. Je ne me rendormis pas ; mais la nuit s'acheva sans autre incident.

Je me lève toujours tôt ; mais mon oncle m'avait devancé : il faisait les cent pas sur la pelouse devant la maison ; quand il m'aperçut sur le pas de la porte, il accourut.

- Alors ? s'écria-t-il. L'avez-vous vu ?

- Un Hindou avec une seule main ?

- Oui.

- Hé bien, je l'ai vu !

Je lui narrai ce qui s'était passé. Après quoi il me conduisit dans son bureau.

- Nous disposons de quelques instants avant le petit déjeuner, me dit-il. Ils me suffiront pour vous fournir une explication de cette affaire extraordinaire, pour autant que je sois en mesure d'expliquer ce qui est par essence inexplicable. En premier lieu, quand je vous aurai dit que depuis quatre ans je n'ai jamais passé une nuit, soit à Bombay, soit à bord du bateau, soit en Angleterre, sans avoir eu mon sommeil troublé par cet individu, vous comprendrez pourquoi je suis devenu une épave. Son programme ne varie pas. Il apparaît à côté de mon lit, me secoue rudement par

l'épaule, passe de ma chambre dans mon laboratoire, se promène lentement devant ma rangée de boccas, puis disparaît. Il l'a exécuté au moins mille fois.

- Que vous réclame-t-il ?

- Sa main.

- Sa main ?

- Oui. Il y a une dizaine d'années j'ai été appelé en consultation à Peshawar ; au cours de mon séjour, on m'a demandé de regarder la main d'un indigène qui traversait la ville avec une caravane afghane. Il était originaire d'une tribu montagnarde qui vivait au loin, de l'autre côté du Kâfiristan, et parlait un dialecte à peu près inintelligible. Il souffrait d'une tuméfaction sarcomateuse à l'une des jointures métacarpiennes, et j'ai essayé de lui faire comprendre qu'il ne pourrait sauver sa vie qu'en sacrifiant sa main. Il m'a fallu du mal pour le convaincre ; finalement il a consenti à l'opération. Une fois celle-ci achevée, il m'a demandé combien il me devait. Le pauvre diable étant presque un mendiant, il n'était pas question que je lui réclamasse des honoraires. Mais je lui ai répondu en plaisantant que je me contenterais de sa main, et que j'avais l'intention de l'ajouter à ma collection pathologique.

« À ma grande surprise, il m'a opposé de nombreuses objections. Il m'a expliqué que, pour sa religion, il était très important que le corps fût réuni après la mort afin de servir d'habitation parfaite pour l'esprit. Cette croyance est, vous le savez, fort ancienne, et les momies des Égyptiens procèdent d'une superstition analogue. Je lui ai demandé comment il la conserverait. Il m'a dit qu'il la ferait mariner dans du sel, et qu'il la porterait toujours sur lui. Je lui ai déclaré qu'elle serait sans doute plus en sécurité chez moi que sur lui, et que je disposais de meilleurs ingrédients que du sel pour la conserver. Quand il a compris que je désirais vraiment la conserver, son opposition a cessé comme par enchantement. « Mais souviens-toi, sahib, m'a-t-il dit, que je viendrai la rechercher quand je serai mort. » J'ai ri, et l'affaire a été conclue. Je suis retourné auprès de ma clientèle, et il a pu se remettre en route pour l'Afghanistan.

« Comme je vous l'ai dit hier soir, ma maison de Bombay a presque entièrement flambé ; entre autres, ma collection pathologique a été presque entièrement détruite, y compris la main du montagnard : il y a six ans de cela.

« Sur le moment je n'ai pas songé à regretter cette main. Mais deux ans après l'incendie, j'ai été réveillé une nuit par quelqu'un qui me tirait furieusement par la manche. Je me suis mis sur mon séant, pensant que mon dogue préféré essayait de me tirer du sommeil. Au lieu du chien, j'ai vu mon malade hindou d'autrefois, habillé de la longue robe grise qui était le costume national de son peuple. Il brandissait son moignon et me regardait d'un air de reproche. Il est allé ensuite du côté de mes

bocaux, que je conservais alors dans ma chambre ; il les a examinés attentivement ; puis il a esquissé un geste de colère et il a disparu. J'ai deviné qu'il venait de mourir et qu'il était venu me rappeler ma promesse et réclamer son membre.

« Voilà ! Vous savez tout, docteur Hardacre. Chaque nuit à la même heure, depuis quatre ans, la même scène se reproduit. Elle m'a usé comme une pierre sur laquelle tombe régulièrement une goutte d'eau. Elle m'a apporté des insomnies, car je ne peux pas dormir : j'attends l'arrivée de mon Hindou. Elle a empoisonné mes vieux jours, et ceux de ma femme qui a eu sa part de ce gros souci... Mais j'entends le gong du petit déjeuner ; elle doit être impatiente de savoir comment s'est passée votre nuit. Nous vous sommes fort obligés pour votre générosité, car le fait de partager notre malheur avec un ami, ne fût-ce qu'une nuit, nous soulage un peu, et nous rassure sur notre équilibre mental que parfois nous avons tendance à suspecter. »

Tel fut le curieux récit que me confia Sir Dominick ; sans doute aurait-il été qualifié par beaucoup d'invraisemblance grotesque ; mais moi, riche de mon expérience de la nuit précédente et familiarisé de longue date avec de tels sujets, j'étais prêt à l'accepter comme un fait patent. Je fis appel à toutes mes études et à tous mes souvenirs personnels, et après le petit déjeuner, je surpris mes hôtes en leur annonçant que je rentrais à Londres par le premier train.

- Mon cher docteur, s'écria Sir Dominick consterné, c'est me donner à comprendre que j'ai gravement manqué aux lois de l'hospitalité en vous mêlant à cette pénible affaire. J'aurais dû porter mon fardeau tout seul !

- C'est votre affaire au contraire qui me ramène à Londres, répondis-je. Mais vous vous tromperiez en croyant que mon aventure de cette nuit m'a été désagréable. D'ailleurs je vous demande l'autorisation de revenir ce soir et de passer une nouvelle nuit dans votre laboratoire. Je désire vivement revoir votre visiteur.

Mon oncle tenait absolument à savoir ce que je comptais faire, mais par peur de lui donner de faux espoirs je ne voulus rien dire. J'étais de retour après déjeuner dans mon cabinet de consultation, où je me rafraîchis la mémoire en relisant certain passage d'un livre récent sur l'occultisme.

« Dans le cas d'esprits liés à la terre, disait mon auteur, une seule idée les obsédant à l'heure de la mort suffit pour les maintenir dans notre monde matériel. Ils sont les amphibies de cette vie et de la suivante ; ils peuvent passer de l'une à l'autre tout comme la tortue passe de l'eau à la terre ferme. Les causes qui relient si fortement une âme à une existence que son corps a abandonnée sont des émotions violentes. L'avarice, la vengeance, l'angoisse, l'amour, la pitié sont connues pour provoquer cet effet, qui provient généralement d'un vœu non accompli ; quand le vœu a été accompli, le lien matériel se relâche. On a enregistré de nombreux cas témoignant de la singulière opiniâtreté de ces visiteurs, et aussi de leur disparition quand leurs vœux

ont été accomplis ou quand parfois un compromis raisonnable est intervenu. »

Un compromis raisonnable... Voilà bien les mots que j'avais recherchés toute la matinée, et que je retrouvais maintenant dans le texte. À Rodenhurst, il ne pouvait être question d'une réparation réelle ; mais un compromis raisonnable !... Je partis sans perdre un instant pour l'hôpital de la marine de Shadwell, dont le chirurgien en titre était mon vieil ami Jack Hewett. Sans lui expliquer la situation, je lui dis ce que je voulais.

- Une main brune d'homme ! répéta-t-il avec stupéfaction. Pourquoi diable voulez-vous une main brune ?

- Ne cherchez pas. Je vous le dirai un autre jour. Je sais que vous avez des Hindous plein vos salles.

- C'est vrai. Mais une main...

Il réfléchit quelques instants et sonna.

- ...Travers, dit-il à un infirmier, que sont devenues les mains de ce lascar que nous avons amputé hier ? Je parle du type de l'East India Dock qui a été pris dans le treuil à vapeur.

- Elles sont dans la salle d'autopsie, Monsieur.

- Prenez-en une, mettez-la dans des antiseptiques et remettez-la au docteur Hardacre.

Je revins avant le dîner à Rodenhurst avec mon petit paquet. Je ne soufflai mot à Sir Dominick, mais je m'enfermai pour passer la nuit dans le laboratoire, et je plaçai la main du lascar dans l'un des bocal au pied de mon lit.

Le résultat de cette expérience me passionnait tellement que je ne pus m'endormir. Assis avec une lampe voilée à côté de moi, j'attendis mon visiteur. Cette fois, je le vis distinctement depuis le début. Il apparut à côté de la porte, nébuleux pendant quelques instants, puis son contour prit de la consistance et devint apparemment aussi solide que celui d'un être vivant. Ses pantoufles rouges passaient sous sa robe grise. Comme la nuit précédente, il alla inspecter la rangée de bocaux, lentement, et il s'arrêta devant celui qui contenait la main. Il se haussa sur la pointe des pieds ; sa figure tremblait d'avidité ; il prit le bocal, l'examina, mais son visage se convulsa de rage et de déception, et il le jeta par terre. Le fracas du verre brisé retentit dans toute la maison. L'Hindou mutilé disparut comme par enchantement. Ma porte s'ouvrit et Sir Dominick se précipita dans ma chambre.

- Vous n'êtes pas blessé ? cria-t-il.

- Non. Mais sincèrement désolé !

Il considéra avec ahurissement les débris de verre et la main brune qui gisaient sur le plancher.

- Grands dieux ! s'exclama-t-il. Qu'est cela ?...

Je le mis au courant de mon idée, et de sa suite malheureuse. Il m'écouta avec attention, mais hocha la tête.

- ...C'était bien raisonné, me dit-il. Mais je crains que mes souffrances ne se terminent pas aussi simplement. Par contre, j'insiste absolument sur un point : sous aucun prétexte, vous ne coucherez plus ici. La frayeur que j'ai éprouvée tout à l'heure en pensant qu'il vous était arrivé quelque chose, quand j'ai entendu ce fracas, a été l'angoisse la plus terrible que j'aie jamais connue. Je ne m'exposerai pas à en subir une deuxième.

Il me permit toutefois de passer le reste de la nuit dans le laboratoire où je me morfondis sur mon échec. Les premières lueurs de l'aube vinrent éclairer la main du lascar qui était restée sur le plancher ; machinalement je la regardai... et brusquement une idée se fit jour dans ma tête ! Je sautai à bas du canapé, et je relevai la main brune. Oui, j'avais raison ! C'était la main gauche de l'amputé.

Par le premier train je revins à Londres et je me précipitai à l'hôpital de la marine. Je me rappelais que le lascar en question avait été amputé des deux mains, mais j'avais une peur bleue que le précieux organe que j'étais venu chercher n'eût été jeté au four crématoire. Mes craintes furent bientôt dissipées : la main droite se trouvait encore dans la salle d'autopsie. Je repartis donc pour Rodenhurst dans la soirée, ma mission accomplie et la deuxième main brune dans ma poche.

Mais Sir Dominick ne voulut rien entendre quand je lui annonçai que je passerais une troisième nuit dans le laboratoire. Il resta sourd à mes prières. Son sens de l'hospitalité était offensé : il demeura inébranlable. Je dus donc laisser la main droite dans un bocal, comme je l'avais fait pour la gauche la nuit précédente, et j'allai m'installer dans une chambre fort confortable, située à l'autre bout de la maison.

Mais il était écrit que mon sommeil serait quand même interrompu. En plein milieu de la nuit, mon hôte fit irruption chez moi. Il était enveloppé dans une ample robe de chambre, et, avec sa taille gigantesque, il aurait beaucoup plus impressionné un nerveux que le revenant des Indes. Mais ce ne fut pas son apparition qui me surprit : ce fut une expression et une allure que je ne lui connaissais pas. Il avait rajeuni de vingt ans ; ses yeux brillaient, sa physionomie irradiait la joie, il agita triomphalement un bras au-dessus de sa tête. Je me redressai, vaguement ahuri. Ses paroles me

réveillèrent complètement.

- C'est fait ! Nous avons réussi ! cria-t-il. Mon cher Hardacre, comment pourrai-je vous remercier assez ?

- Vous ne voulez pas dire que le truc a marché ?

- Mais si ! J'étais sûr que vous ne m'en voudriez pas si je vous réveillais pour vous apprendre une aussi bonne nouvelle.

- Vous en vouloir ? Je n'y pensais vraiment pas. Mais êtes-vous bien sûr ?

- Je n'ai plus le moindre doute. Je suis votre débiteur, mon cher neveu, comme je ne l'ai jamais été envers quiconque, et je ne m'y attendais pas ! Que puis-je faire pour vous qui soit en proportion avec le service que vous venez de me rendre ? C'est la Providence qui vous a envoyé à mon secours. Vous avez sauvé à la fois ma raison et ma vie. Et ma femme !... Elle dépérissait sous mes yeux. Jamais je n'aurais cru qu'un être humain pourrait me délivrer de ce fardeau !

Il me saisit la main et la tordit convulsivement entre les siennes.

- Ce n'était qu'une expérience, une aventure désespérée, dis-je. Mais je suis ravi, du fond de mon cœur, qu'elle ait réussi. Comment savez-vous que le truc a marché ? Avez-vous vu quelque chose ?

Il s'assit sur le rebord de mon lit.

- J'en ai vu assez, me répondit-il. Assez pour être sûr que je ne serai plus jamais troublé par cet Hindou. Je vais vous dire ce qui s'est passé. Il est arrivé cette nuit à son heure habituelle, et il m'a secoué avec plus de véhémence que de coutume. Je suppose que sa déception de la veille avait accru sa colère. Après m'avoir regardé méchamment, il est reparti pour sa promenade de chaque nuit. Mais au bout de quelques minutes, il est revenu dans ma chambre, pour la première fois depuis le début de sa persécution. Il souriait. J'ai vu luire ses dents blanches. Il s'est tenu devant moi au pied du lit, puis à trois reprises il m'a adressé le profond salaam oriental qui est leur manière solennelle de prendre congé. La troisième fois il a levé les bras au-dessus de sa tête ; j'ai vu ses deux mains en l'air. Et il a disparu, je crois, pour toujours.

Voilà l'étrange aventure qui me gagna l'affection et la gratitude de mon oncle, le célèbre médecin des Indes. Ses prévisions se réalisèrent : plus jamais il ne fut dérangé par le montagnard ambulant en quête de sa main manquante. Sir Dominick et Lady Holden eurent une vieillesse heureuse, que ne troubla aucun nuage, et ils moururent au cours de la grande épidémie de grippe, à quelques semaines de distance. Tant qu'il

vécut, il s'adressa constamment à moi pour recevoir des conseils sur les manières anglaises qu'il connaissait si peu ; je l'aidai également pour l'exploitation de sa propriété. Comment m'étonnerais-je, dès lors, d'être passé par-dessus la tête de cinq cousins furieux, et d'être devenu le maître d'un grand domaine dans le Wiltshire ? J'ai en tout cas raison de bénir la mémoire de l'homme à la main coupée, et le jour où j'ai eu la chance de débarrasser Rodenhurst de sa présence encombrante.